

pour rappeler qu'autrefois les pères de famille étaient en même temps prêtres et agriculteurs. Cependant vous passez devant la façade de l'église. La grande porte en est encore ouverte, comme pour appeler les pauvres femmes de labourers à venir y clore leur journée par une prière. Au fond du sanctuaire, vous voyez vaciller les rayons de la lampe qui ne doit pas s'éteindre, et le tabernacle vous apparaît avec les deux anges dorés qui le gardent, et les grands chandeliers en cuivre qui l'entourent. Peut-être êtes-vous parti jeune homme d'un village comme celui-ci, où vous aviez passé votre enfance. Et alors que de souvenirs ! voici renaître tout-à-coup et les joyeux mystères de la nuit de Noël, et les pompes de Pâques, et la Fête-Dieu avec ses reposoirs et ses fleurs, et la Toussaint avec ses prières lugubres et ses cloches qui se lamentent au milieu d'une nuit de novembre. Peut-être avez-vous chanté à ce lutrin, peut-être avez-vous balancé l'encensoir au pied de cet autel, et jamais nulle idée sceptique, nul rêve impie ne sera assez fort pour effacer dans votre cœur toute trace de ce naïf sentiment d'orgueil que vous éprouviez à revêtir le blanc surplis, et à marcher, vous tout petit, auprès des notables du village, à côté de votre vieux pasteur. Peut-être aussi que votre mère est restée là où vous étiez, et à cette heure, où vous passez devant des habitations étrangères, tandis que la cloche sonne, elle s'en va dans l'église, où elle vous conduisit souvent, prier pour votre voyage.

De cette chapelle du hameau, de cet asile du pauvre manœuvre et de Plumbic ; yssanne, passez aux églises des grandes villes. Ici la religion se montre dans toute sa puissance et sa splendeur. Tout ce que l'imagination a pu rêver de plus grandiose, la foi de plus suave et de plus mystérieux ; tout ce que la poésie d'une âme chrétienne a pu concevoir, tout ce que l'art a pu exécuter, tout a été employé à nous représenter la religion dans la magie de ses symboles et le prestige de ses croyances. Des peuples entiers se réunissaient pour élever des monumens. Les rois y contribuaient par leurs dons, les papes par leurs bulles, les poètes par leurs chants, les prêtres par leurs exhortations. Ce n'était pas l'œuvre d'une seule communauté, d'une seule ville : c'était une œuvre qui intéressait toute la chrétienté, et pour laquelle on demandait un bref à Rome, et un privilège au couronnement de l'empereur à Francfort ; c'était une œuvre où l'on ne calculait ni l'or ni le temps. Les aumônes des chrétiens devaient y suffire, et les siècles venaient l'un après l'autre pour y apporter leur tribut. Aussi voyez quelle variété de style, quel mélange d'ornemens ! Le Nord et l'Orient y ont mis ce qu'ils avaient de plus solennel et de plus gracieux. Voici les faisceaux de colonnes, arrondies en arceaux, élancées dans les airs, reployées sous la voûte, se mêlant, s'entrelaçant, se jetant de côté et d'autre comme les longs rameaux d'une forêt de sapins. Voici la rosace dentelée et les broderies de marbre si fines et si légères. Voici les volutes de l'ogive qui tournent et se développent comme l'acanthe ; voici la galerie qui serpente autour des cloches avec ses pierres frangées, ses rampes à jour comme au balcon moresque ; voici même s'il vous le faut encore, la majesté du fronton antique, la grâce exquise et la sévère simplicité du style grec, tant ces artistes du moyen âge connaissaient bien leur mission, tant ils avaient peur d'oublier dans leurs œuvres ce qu'on avait imaginé de beau avant eux. Qui nous dira l'histoire de ces monumens que nous